Document generated on 08/11/2025 10:44 a.m.

Mens
Revue d'histoire intellectuelle et culturelle

Geneviève Zubrzycki. *Beheading the Saint: Nationalism, Religion, and Secularism in Quebec*, Chicago, University of Chicago Press, 2016, 224 p.

Marc-André Gagnon

Volume 17, Number 1-2, Fall 2016, Spring 2017

URI: https://id.erudit.org/iderudit/1050791ar
DOI: https://doi.org/10.7202/1050791ar

See table of contents

Publisher(s)

Centre de recherche en civilisation canadienne-française

ISSN

1492-8647 (print)
1927-9299 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Gagnon, M.-A. (2016). Review of [Geneviève Zubrzycki. *Beheading the Saint: Nationalism, Religion, and Secularism in Quebec*, Chicago, University of Chicago Press, 2016, 224 p.] *Mens*, *17*(1-2), 167–172. https://doi.org/10.7202/1050791ar

Tous droits réservés © Mens, 2018

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

pas souvent et que Miron finit par se résigner à une correspondance unidirectionnelle. Mais dans certains cas, les lettres témoignent de véritables échanges. Il n'était bien sûr pas possible de retrouver toutes les lettres et il n'était sans doute pas pertinent de toutes les publier. Mais quelques exemples auraient pu figurer en annexe. Je pense notamment à la lettre de Jeanne Lapointe que Mariloue Sainte-Marie cite dans l'introduction (p. 19-21) et qu'il aurait été intéressant de pouvoir lire intégralement. On se demande aussi sur quel ton et avec quels arguments Rina Lasnier répondait à son correspondant à la fois respectueux et critique, ou comment les amis, hormis Haeffely, réagissaient aux appels et aux aveux qui leur étaient adressés.

Malgré cette réserve, il faut souligner la grande qualité de l'édition de Mariloue Sainte-Marie, en particulier la sobriété et la justesse de l'introduction, la netteté de la structure de l'ensemble et la pertinence des notes. Ce livre prolonge les travaux d'édition des marges de *L'homme rapaillé*, chantier qui reste inachevé : il manque encore des lettres, comme le souligne l'éditrice, et des extraits d'un carnet inédit révélés il y a quelques années (« Poussières de mots. Notes inédites », présentation de Pierre Nepveu, *Contre-jour*, n° 5, 2004) nous laissent attendre de nouveaux compléments à l'œuvre d'un homme qui aura peu publié, mais, au bout du compte, beaucoup écrit.

— *François Dumont*
Université Laval

Geneviève Zubrzycki. *Beheading the Saint: Nationalism, Religion, and Secularism in Quebec*, Chicago, University of Chicago Press, 2016, 224 p.

En 2010, les organisateurs de la fête nationale du Québec choisissent de faire un clin d'œil au passé. Les publicités produites dans le cadre des célébrations du 24 juin mettent en scène Jean le Baptiste, le saint patron des Canadiens français. Précurseur du Christ, jadis vénéré pour sa piété et son esprit de sacrifice, saint Jean se transforme ici en annonciateur de la fête. Tranchant radicalement avec l'image de

l'enfant accompagné d'un mouton qui clôturait jadis les défilés, le protagoniste est ici un jeune adulte habillé à la mode électro, portant lunettes à volets (*shutter shades*) et chaîne stéréo (*ghetto-blaster*) sur les épaules. Seul l'avers du capuchon de son blouson laisse dépasser la laine du mouton. Appuyant sur la radiocassette, il donne vie à des technocrates ternes et sans âme qui se mettent soudainement à danser. Comme quoi les célébrations modernes sont moins le symbole de la fidélité d'un peuple envers son clergé et sa religion, qu'un événement plutôt festif et populaire.

Bien qu'il ne figure pas dans l'étude de Geneviève Zubrzycki, cet exemple témoigne des transformations radicales qu'ont subies les symboles religieux et nationaux depuis le début des années 1960. Dans son ouvrage, la sociologue se penche sur le rapport complexe qu'entretiennent les Québécois avec le catholicisme par l'entremise de leur saint patron et de leur fête nationale. À l'aide d'une étude minutieuse, particulièrement celle des représentations iconographiques, de la presse écrite et des documents d'archives de la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal, elle rappelle l'importance du symbolisme en politique et la manière dont celui-ci participe à la construction des identités. La Révolution tranquille des années 1960 et la laïcisation grandissante de la société québécoise se sont accompagnées d'une « révolte esthétique » au cours de laquelle une nouvelle génération conteste et ébranle les représentations collectives. L'auteure souligne l'apparition d'une identité québécoise moderne, séculaire et territorialisée, tout en attirant l'attention sur le fait qu'il existe une forme de persistance des références religieuses dans l'espace public.

En plus de l'introduction (chapitre 1) et de la conclusion (chapitre 6), le livre est divisé en deux sections. La première s'attarde à la construction et à la déconstruction de l'identité canadienne-française. Ici, l'auteure illustre en quoi les fêtes du 24 juin servent à l'édification du clérico-nationalisme et des mythes nationaux du Canada français au cours du long XIX^e^ siècle (chapitre 2). La fête apparaît au moment où s'intensifient les luttes coloniales au temps des Révolutions atlantiques. Suivant les répressions des soulèvements

de 1837-1838 et l'adoption de l'Acte d'Union par le parlement britannique (1840), les élites politiques et religieuses francophones orchestrent une réponse soutenue aux prétentions de Londres visant à assimiler les Canadiens (comme on appelle les descendants des premiers colons français). C'est à ce moment que l'idée de tenir une célébration nationale émerge.

Organisées d'abord à Québec (1842) puis à Montréal (1843), les fêtes coïncident avec la mise sur pied d'une organisation patriotique : la Société Saint-Jean-Baptiste (ci-après SSJB). Sous les auspices de cette organisation et du clergé, le 24 juin s'institutionnalise. Dès lors, on voit apparaître le répertoire des activités qui meubleront l'événement pour le siècle à venir, dont les messes et les défilés. Figure à imiter à cause de son esprit d'apostolat, saint Jean-Baptiste est devenu l'emblème de la mission providentielle du Canada français.

Ces célébrations sont remises en cause au cours des années 1960, à la faveur du développement de l'État, de la montée du nationalisme québécois et de la laïcisation des institutions publiques (chapitre 3). Zubrzycki rappelle que la Saint-Jean sert alors de tribune pour véhiculer une critique du catholicisme et du traditionalisme. La symbolique y étant associée est attaquée de plein front par des politiciens, des commentateurs, des artistes et des intellectuels. Rejetant l'amalgame entre religion et nationalité, ils trouvent dans la représentation du saint patron un symbole de l'infantilité, de la docilité et de l'infériorité socioéconomique des Canadiens français. Ces critiques sont assez fortes pour inciter les organisateurs à adapter l'identité visuelle de la fête, allant jusqu'à retirer le mouton des parades ou encore à dépeindre saint Jean le Baptiste en homme adulte. L'auteure note d'ailleurs les débats internes qui marquent la SSJB de Montréal, qui devait trancher entre le respect des traditions et l'appel de la modernité. Le chapitre se conclut sur la manière dont les participants aux défilés et aux célébrations perçoivent ces changements, et la violence des protestations qui culminent par la décapitation de la statue du saint lors de la parade de 1969. À la suite de Zubrzycki, il importe de souligner que ces transformations arrivent au moment

où l'on débat sur la confessionnalité des SSJB et l'élargissement du membrariat à des non-catholiques. Cette discussion s'étire tout le long de la décennie et revêt d'importantes disparités régionales, certaines SSJB restant attachées à la tradition catholique tant dans leurs statuts que dans l'organisation de la fête.

La seconde partie du livre porte sur la relation complexe qu'entretiennent les Québécois francophones vis-à-vis leur passé. Selon l'auteure, les célébrations qui ont eu lieu après 1970, plutôt que d'effacer complètement les références catholiques ou canadiennes-françaises, ont matérialisé et perpétué les vives tensions entre le catholicisme et la laïcité et entre les nationalismes civique et ethnique (chapitre 4). S'opère alors un syncrétisme entre le religieux et le séculaire dans lequel les symboles sont conservés et réaménagés. L'image de René Lévesque allumant sa cigarette à partir du cierge ayant servi à embraser le feu de joie parle d'elle-même. L'auteur traite aussi brièvement de la politique publique entourant les célébrations et de la volonté du gouvernement, plus particulièrement celui du Parti québécois (1976-1985), de laïciser et de nationaliser la fête. Cette décision provoque une réponse négative de la part du réseau nationaliste, traditionnellement responsable de l'organisation de l'événement. Finalement, les nouvelles formes de célébration (pensons aux grands rassemblements populaires) et l'esthétique qui leur est accolée n'ont pas réussi totalement à faire table rase des sens et des rites du siècle passé.

La fête nationale symbolise aussi l'ambivalence des Québécois eu égard à leur propre identité. Le précurseur a été décapité, l'agneau a été sacrifié, mais la nouvelle alliance n'a pas encore été annoncée de dire Zubrzycki. D'une part, le simple fait que la fête ait conservé le nom du saint patron dans l'usage traduit une sensibilité chez les Québécois envers leurs racines canadienne-française et catholique. D'autre part, le caractère officiel, national et civique, sanctionné par l'État, témoigne du fait que les francophones ont surmonté leur statut de minoritaire au Québec.

Finalement, l'auteure s'attarde aux débats récents en matière d'immigration et de laïcité (chapitre 5). Elle revient sur les moments forts des dernières années, dont la Commission de consultation sur les pratiques d'accommodement reliées aux différences culturelles (2007-2008) et le projet de « Charte affirmant les valeurs de laïcité et de neutralité religieuse de l'État ainsi que d'égalité entre les femmes et les hommes et encadrant les demandes d'accommodement » (2013). En expliquant comment le religieux continue de faire partie de l'espace public, elle décortique les ramifications du catholicisme culturel à travers, entre autres, la patrimonialisation de l'univers matériel religieux. Malgré l'importance du propos pour comprendre les débats entre les tenants d'une laïcité positive ou d'une laïcité ouverte, les comparaisons avec la fête nationale s'étiolent dans ce dernier chapitre, ce qui constitue une brisure avec le reste de l'ouvrage. Il est possible que l'auteure n'ait pas eu accès aux dépôts récents du fonds du Mouvement national des Québécois, mandataire gouvernemental des célébrations depuis 1984, effectués en 2009 à Bibliothèque et Archives nationales du Québec (BAnQ). Quoi qu'il en soit, cette discontinuité dans l'étude de la fête nationale ne saurait être suffisante pour assombrir la qualité générale de l'étude.

Si l'auteure a raison de souligner l'importance numérique et symbolique des manifestations patriotiques à Québec et à Montréal, il convient de mentionner que les processus décrits dans cet ouvrage se retrouvent également chez les communautés francophones hors Québec. Nos travaux confirment que les transformations identitaires au Québec ont eu une incidence directe sur les célébrations du 24 juin et les représentations nationalitaires en Ontario français.

Tout au long du livre, les chapitres sont accompagnés d'une vignette illustrant un symbole propre au nationalisme traditionaliste canadien-français (la famille, le sol, le mouton, le drapeau). Saluons aussi le choix de l'auteure d'avoir consacré une brève section, en annexe, sur sa démarche méthodologique et ses sources.

Richement illustré, d'une plume agile et d'un propos tout en nuance, le livre de Zubrzycki se veut une contribution utile aux études

sur le nationalisme et ses rapports avec la religion. L'étude intéressera aussi les chercheurs qui étudient la mémoire, les commémorations et les fêtes nationales.

— Marc-André Gagnon
Wilfrid Laurier University

François Séguin. *D'obscurantisme et de lumières : la bibliothèque publique au Québec des origines au 21e siècle*, Montréal, Hurtubise, 2016, 657 p.

On attendait depuis longtemps une synthèse sur l'histoire des bibliothèques publiques au Québec qui puisse s'imposer comme ouvrage de référence. François Séguin nous l'offre dans un livre désormais incontournable, d'une grande qualité documentaire et d'une érudition qui s'appuie assurément sur plusieurs années de recherche.

On y définit le cadre du sujet, bien limité aux « établissements qui ont contribué à un degré ou l'autre au développement de la lecture publique » (p. 14). L'auteur a donc exclu les bibliothèques d'établissements scolaire, universitaire ou professionnel, de compagnies, d'associations ou d'autres organismes. Il aurait pu faire une exception pour la Bibliothèque de la Législature, devenue la Bibliothèque de l'Assemblée nationale, qui, entre 1825 et 1965, a offert un service de consultation et de prêt public gratuit, palliant la pauvreté de ressources documentaires dans la capitale.

Malgré cette remarque mineure, l'ouvrage offre un panorama complet de l'aventure souvent épique de la lecture publique au Québec depuis les origines. Après un aperçu du livre en Nouvelle-France, l'auteur traite des premières bibliothèques associatives, dites « publiques », qui inaugurent le genre après la Conquête. Il y eut d'abord la Bibliothèque de Québec, fondée par le gouverneur Haldimand en 1779, et la Bibliothèque de Montréal, fondée en 1796. Dans le contexte des révolutions américaine et française, les élites coloniales souhaitaient, par ces initiatives, orienter l'opinion publique en faveur